

ANALYSE DE DISCOURS

Florence Giust-Desprairies et André Lévy

in Jacqueline Barus-Michel *et al.*, *Vocabulaire de psychosociologie*

ERES | *Hors collection*

2002
pages 287 à 301

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/vocabulaire-de-psychosociologie---page-287.htm>

Pour citer cet article :

Giust-Desprairies Florence et Lévy André, « Analyse de discours », *in* Jacqueline Barus-Michel *et al.*, *Vocabulaire de psychosociologie*
ERES « Hors collection », 2002 p. 287-301.

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Démarches et pratiques

Il n'existe pas de situation interactive (conversation, discussion en groupe, entretien, lecture de journaux, de lettres...) qui ne sollicite l'interlocuteur ou le lecteur à analyser les discours qu'il reçoit, sélectionnant dans ce qu'il entend ou lit ce qui lui semble le plus important ou le plus significatif, l'interprétant et en cherchant le sens.

Certes, chacun procède de façon différente, et les analyses varient selon le contexte de l'échange, les événements et les paroles précédentes, les relations entre les interlocuteurs, leurs préoccupations... Certains seront plus attentifs à ce qu'il leur semble que le locuteur cherche à exprimer sur le thème, ou à ce qu'il communique ou révèle à son insu, sur lui-même, sur leurs relations (tout discours est adressé) ou sur autre chose. L'analyse peut être systématique ou spontanée, faite dans l'après-coup ou dans l'immédiateté accompagnant l'échange, tacite ou verbalisée ; elle modifie cependant toujours le cours du discours et les relations entre les interlocuteurs, leur compréhension mutuelle, leurs représentations.

Cette pratique universelle de l'A de D, élément essentiel de tout échange, est cependant développée plus particulièrement dans certaines professions : thérapeutes, psychanalystes, formateurs, enseignants, critiques littéraires, sociologues et psychosociologues, psychologues cliniciens, spécialistes d'études de marché, politologues, journalistes...

Elle est alors mise au service d'objectifs définis en fonction des intérêts du locuteur lui-même, de l'analyste, ou de tiers : diagnostic, prévision et préparation de décisions, prise de conscience et facilitation de l'expression (dans une finalité de changement)...

Tel est le cas pour toutes les professions dont la matière première est le discours, parlé ou écrit, notamment donc pour la psychosociologie.

Le discours

Dans son acception la plus générale, cette notion désigne toute série d'énoncés, oraux ou écrits (voire non verbaux), effectués par un sujet en tant qu'ils sont adressés à d'autres, donnant ainsi lieu à une « énonciation ». Dans la perspective linguistique classique, un discours est davantage qu'une phrase, même qu'une suite de phrases, dans la mesure où il désigne un ensemble ayant une unité repérable, donc un début et une fin identifiés. Cela peut être une lettre, un entretien, une discussion de groupe sur un sujet déterminé, un exposé formel, une déclaration d'amour... Il peut être bref ou long, n'importe, pourvu qu'il ait une unité définie.

Mais un discours n'est pas seulement un moyen de transmission d'un message, d'une information. Il possède une consistance matérielle propre, correspondant à un système de langue¹ donné – mots, phonèmes, organisation syntaxique, stylistique, sémantique... Il

1. Il est nécessaire de différencier « langue » et « langage ». La langue est un « système » d'expression verbale de la pensée comportant un vocabulaire et une grammaire définis, relativement fixes, constituant une institution sociale durable propre aux habitants d'un pays ou d'une région, indépendante de la volonté individuelle (langue française, langue corse...) (d'après A. Lalande, *Vocabulaire de la philosophie*, PUF). Le terme de langage est utilisé pour désigner l'emploi de la langue pour l'expression des pensées et des sentiments, autrement dit la pratique de la langue, son fonctionnement effectif dans les échanges et la communication.

est aussi un acte, produit donc par un auteur, dont la signification, qui n'est pas séparable de cette consistance, ne renvoie pas à un seul « vrai sens » préexistant, mais est un « effet » de son énonciation.

L'A de D porte ainsi sur le discours en tant qu'objet quasi matériel (formé de signifiants² ou de phonèmes), constitué d'une suite de mots et de phrases agencées conformément à des règles de grammaire et de syntaxe, et selon une organisation interne référée à un projet de communication se développant dans une temporalité précise (selon un vecteur temporel). En cela, l'A de D se différencie de l'analyse de contenu (A de C), qui porte sur les « contenus », unités de significations supposées véhiculées par un « contenant » (le langage), traversant donc ou ignorant sa réalité matérielle.

L'analyse de contenu

Selon une définition classique, l'analyse de contenu est « la mise en ordre systématique, objective, descriptive, quantitative du contenu manifeste d'un discours » (Berelson). Même si cette définition a pu ultérieurement être développée et enrichie, en y incluant notamment les contenus latents ou non conscients, fondamentalement, les perspectives de l'A de C restent centrées sur un projet de mise en ordre de contenus d'un ou de plusieurs textes (ceux-ci étant réduits au rôle de contenants, ou de moyens de transmission). La finalité de l'A de C est ainsi de rendre les discours plus intelligibles, et donc accessibles à un grand nombre.

Autrement dit, elle consiste à passer d'un discours singulier, approprié à un usage privé, concernant des interlocuteurs définis, à un discours général et intelligible pour d'autres et pouvant ainsi servir des fins collectives (éducatives, commerciales, politiques, organisationnelles...). Pour effectuer ce passage, un ordre général est substitué à l'ordre (ou au désordre) présidant au discours original. Mais quel ordre, sinon celui que définissent les

modèles socioculturels incorporés par l'analyste, imposés et transmis par l'éducation dès le premier âge, maintenus et renforcés par la suite par tous les moyens, dans la classe, dans la vie des gens, dans la rue... ?

L'objectivité de la description visée, relative à ce même « ordre » social, par opposition à la subjectivité (anarchique) des individus, suppose ainsi une rationalité universelle, commune au texte, à l'organisation sociale et à la pensée des analystes.

L'analyse de discours comme production de discours et de sens

Dans la pratique quotidienne comme dans la pratique professionnelle, l'analyse de discours se traduit par la continuation (ou la substitution) de discours tenus par des tiers par celui d'un analyste, *in peto* ou communiquée verbalement ou par écrit. Une première question se pose ainsi : pourquoi vouloir procéder à une telle substitution ? Autrement dit : pourquoi tenir un discours sur les discours d'un tiers, en quoi est-ce utile d'ajouter ou de retirer quelque chose à ce qui a été dit ? Ou à l'améliorer ? Pense-t-on nécessaire d'exprimer plus clairement que leurs auteurs ce qu'ils ont voulu dire ? Quelle légitimité pourrait-on avoir à substituer au leur un autre discours donnant le sens de leur discours initial ? Ou à dire autrement et à leur place ce qu'ils ont dit eux-mêmes ?

Une raison souvent invoquée est celle du soupçon (théorisé par Ricœur, 1965) : *derrière* l'énoncé explicite existerait un énoncé caché, dérobé, qu'il importerait de débusquer, car recelant des secrets que l'auteur³ n'ose

2. Selon F. de Saussure (1910), ce terme désigne l'aspect matériel du signe linguistique, suite de phonèmes (« image acoustique ») ou de lettres auquel correspondent plusieurs signifiés. Ce dernier terme désignant un aspect du signe, correspondant aux effets de sa signification. Pour Saussure et les linguistes, le *sens* résulte du rapport (arbitraire) entre signifiant et signifiés.

avouer, ou s'avouer. Dans cette hypothèse, l'analyse serait une sorte d'intrusion ou d'effraction dans l'univers intime du sujet, et le rôle de l'analyste – confesseur ou investigateur –, celui de forcer ou d'aider à cet aveu, et de libérer le sujet du poids de sa culpabilité ou du refoulement.

On peut par exemple évoquer le cas si fréquent des « sous-entendus » par lesquels un locuteur, tout en glissant un deuxième message sous le message principal, indique en même temps qu'il faut faire comme si on ne l'avait pas entendu et ne s'y référer ou en faire état en aucun cas, sous peine de s'exposer à un démenti formel.

Reprendre autrement la parole d'un autre, dévoiler ce qu'il a préféré taire ou dire à moitié, sous le sceau du privé, est en effet rompre une sorte de pacte de silence, transgresser une règle, non moins contraignante parce qu'implicite. C'est surtout trahir la confiance qu'il a donnée, l'obligeant à reconnaître qu'il sait ce qu'il ne veut pas trop savoir ou faire savoir. Dans les échanges en société, une telle pratique est à manier avec beaucoup de précautions ; elle frise la limite de ce que La Rochefoucauld nommait « le commerce des honnêtes gens », même si l'intention est d'inviter l'autre à poursuivre sa confiance et à en dire davantage⁴. Dans le cadre de relations professionnelles (restitution des résultats d'une enquête, par exemple), la question se pose également : savoir jusqu'où, dans quels termes, quand, à qui et en vue de quoi l'analyse doit être communiquée. Nous y reviendrons plus loin.

Mais il existe d'autres façons d'envisager l'analyse des discours, prenant davantage en compte leur nature complexe et polysémique et visant un *déplacement* de leur signification, et non simplement le *dévoilement* du sens qui s'y tiendrait caché.

Tout discours comporte en effet une pluralité de significations, dont l'une seulement est privilégiée par le locuteur en fonction de son

intention de communication à des destinataires supposés identifiés et identifiables. Il est en effet aussi un objet social, organisé selon d'autres facteurs que les contenus qu'il est censé transmettre ou les structures linguistiques propres à la langue : normes culturelles réglant les échanges, représentations, désirs de reconnaissance réciproque, enjeux masqués de pouvoir, vécus émotionnels partagés, etc.

Il en est ainsi pour les messages les plus complexes comme pour les plus simples : le message d'accueil enregistré sur un répondeur téléphonique, une demande faite à un vendeur dans un magasin, l'exposé d'un programme d'enseignement, l'avertissement fait dans le métro sur la présence probable de pickpockets... Tous ces messages peuvent être entendus et compris de diverses façons, dans la mesure où ils comportent des ambiguïtés entretenues volontairement ou non : sur l'identité du locuteur, celle du ou des destinataires, mais aussi sur ce qu'il faut entendre et retenir du message. Ainsi, dans leurs messages d'accueil téléphonique, certains mentionnent leur nom, d'autres simplement leur numéro de téléphone, d'autres s'annoncent par une musique... Un message particulièrement frappant par son exactitude sèche et traduisant un refus de communication directe était énoncé ainsi : « Vous êtes en communication avec le répondeur de M.... ».

Autrement dit, analyser un discours, c'est lui poser des questions auxquelles le locuteur n'avait eu aucune raison de penser, ou qu'il s'est gardé de formuler. C'est refuser son offre de communication (la carte présentée) pour

3. Nous désignerons par le terme d'auteur ou de locuteur le sujet qui énonce un discours, de façon orale ou écrite.

4. « On peut leur parler des choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on doit y garder beaucoup de mesure ; il y a de la politesse, et quelquefois même de l'humanité, à ne pas entrer trop dans les replis de leur cœur ; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connaissent, et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connaissent pas. »

regarder les autres cartes du jeu, se situer ailleurs que là où il vous invite, regarder autrement ce qu'il dit sans le savoir nécessairement, mais qui est dit néanmoins.

Contrairement aux présupposés habituels, il ne s'agit pas de découvrir ce qui serait au-delà du texte, caché, mais d'observer au plus près ce qui a été *dit*, malgré soi, et comment ; respecter à la lettre le dire de l'autre sans se laisser fasciner par le sens qu'il souhaite d'abord faire entendre et par rapport à quoi il organise son discours.

Non pour lui faire dire autre chose que ce qu'il dit ou le dire « mieux », mais pour reconnaître, et éventuellement lui faire reconnaître, ce qui se trouve dans la lettre du texte pourvu que l'on accepte de le voir, pour l'agencer selon une autre organisation, une autre logique latente. Ainsi, que dit un texte sur la personnalité de son auteur, sur son histoire, ses valeurs, sur le milieu social et culturel dans lequel il vit et dont il est peut-être un représentant, sur ses tensions internes ou ses souvenirs... ? Ou encore, que révèle-t-il des procédés d'intimidation, de manipulation, de séduction, de persuasion en usage ou, plus généralement, des positions respectives et des rapports de pouvoir ou de soumission ? Ou des dispositions psychologiques prêtées à ceux auxquels le discours s'adresse (par exemple, les dernières instructions aux kamikazes du 11 septembre 2001) ?

Si tout énoncé est adressé, explicitement ou implicitement, il en est de même pour celui de l'analyste, dont la dimension informative ne doit pas servir à oublier la dimension performative, ou d'action, concernant des destinataires, connus ou inconnus.

Le fait de dire ou d'exprimer ce qui était volontairement ou involontairement laissé ambigu, implicite ou sous-entendu, ou d'en déplacer le sens est évidemment un acte fort, qui modifie le statut de l'énoncé (du non-dit au dit, de la suggestion à l'affirmation), comme celui de la scène sociale où il a eu lieu.

Dans ce sens, l'A de D est un processus s'inscrivant dans une histoire, impliquant l'analyste (profane ou professionnel) en tant qu'auteur et acteur, ainsi que tous ceux, présents ou absents, qui peuvent être concernés. Elle est une « production de discours et de sens » allant bien au-delà d'une simple « élucidation » d'ordre cognitif.

Un tel processus, en effet, ne se déroule pas seulement dans le cadre d'un rapport duel, impliquant un ou des analystes aux prises avec un discours. Il y a toujours des tiers, présents ou absents, en référence auxquels l'analyse s'effectue, ou pour lesquels elle est destinée, et qui restent présents (au moins virtuellement) tout au long du processus.

Tel est, bien entendu, le cas d'analyses à chaud dans des situations de groupe ou d'entretien, où les destinataires de l'analyse sont les auteurs des discours produits dans un temps précédent. Mais aussi dans des contextes d'enquête (dans la définition du corpus, des objectifs, dans le choix de la démarche et des méthodes, les modes d'interprétation et leur formulation), même lorsque, au nom d'une prétendue objectivité, on préférerait l'ignorer.

Finalités de l'A de D

Vu la complexité de la structure des discours et la multiplicité des points de vue selon lesquels ils peuvent être vus et étudiés, il est impossible de les analyser de façon exhaustive en prenant en compte la totalité de leurs significations. D'où la nécessité d'adopter une perspective spécifique, un mode de questionnement défini, privilégiant certains éléments par rapport à d'autres (avant même de songer à définir des objectifs d'analyse en rapport avec un référentiel théorique, des hypothèses ou des finalités d'action).

Ces perspectives varient cependant selon la perspective selon laquelle l'A de D est conduite : recherche fondamentale, recherche appliquée ou recherche clinique.

S'agissant de recherche fondamentale, elle est essentiellement l'objet des sciences du langage. Leur diversité et leur richesse ne seront ici que rapidement évoquées : analyses d'interlocutions ou d'interaction verbale, analyse structurale, analyse conversationnelle, actes de langage, éthnométhodologie...

S'appuyant le plus souvent sur des séquences de discours brèves (une phrase ou un fragment de phrase, une série de quelques interlocutions...), et non sur des discours dans le sens où nous l'avons défini, ces recherches visent à mieux comprendre, dans des situations concrètes, le fonctionnement du langage (comment il est construit, comment il permet ou non d'atteindre des objectifs de communication...). Elles ne s'intéressent généralement pas directement aux processus sociaux, ni aux relations entre ces derniers et les processus discursifs, avec quelques exceptions, dont par exemple les travaux du réseau Langage et travail (Borzeix, 1987 ; Borzeix et Frankael, 2001). Elles se sont néanmoins avérées très fécondes pour les sciences sociales, psychosociologiques notamment, trop longtemps enclines, en effet, à se référer à des notions telles que celles d'attitude, de représentation, d'imaginaire, de conduite... en négligeant le fait que ces processus sont essentiellement des processus discursifs, structurés comme tels. Conjugés aux enseignements de la psychanalyse (freudienne et lacanienne) concernant le rôle déterminant du langage dans la structuration de l'inconscient, ces travaux ont donc puissamment contribué à renouveler et enrichir les analyses des processus psychologiques et sociaux.

Cet article étant centré de façon privilégiée sur les perspectives cliniques et psychosociologiques de l'A de D, nous renvoyons le lecteur, pour plus d'informations sur ces travaux extrêmement divers, aux références citées dans la bibliographie ci-dessous.

Dans le cas des recherches appliquées, l'A de D peut être mise au service d'objectifs de recherche définis dans le cadre d'autres disci-

plines : sociologie, histoire, psychologie sociale et psychosociologie, ethnologie. De très nombreuses études, qui s'appuient sur des enquêtes de terrain, des correspondances, des histoires de vie (cf. par exemple Thomas et Znaniecki, 1918) se fondent ainsi sur des données discursives. Certains de ces travaux, conçus hors de toute visée d'application ou de changement, tentent d'éclairer certains processus sociaux, des représentations collectives, des fonctionnements institutionnels... D'autres (par exemple les enquêtes d'opinion ou de motivation) ont explicitement pour objet de réunir des éléments permettant de mieux prévoir les comportements d'une population donnée – consommateurs, électeurs, membres d'une catégorie sociale... – et d'accroître ainsi la pertinence de décisions ou d'actions les concernant.

Cependant, l'A de D est tout particulièrement utilisée pour l'analyse d'enquêtes psychosociologiques ou sociologiques menées dans le cadre de recherches-actions d'un certain type ou d'interventions dans des organisations. Dans ce cas, l'analyse des entretiens ou discussions de groupe sert à établir un diagnostic qui fait l'objet d'une communication (« restitution ») aux membres concernés dans l'organisation et à partir duquel un travail peut ensuite être engagé.

Nous mettons entre parenthèses ce terme de « restitution », usuellement employé, parce qu'il place implicitement, et indûment selon nous, les relations des chercheurs avec les acteurs sous le signe d'une obligation (d'ordre moral). Celle de « rendre » ce qui leur aurait été préalablement confié, en semblant omettre que, dans leur communication, ils font bien davantage que « restituer » à l'identique ce qu'ils ont reçu : ils le transforment, l'interprètent. Or, c'est précisément là que la question soulevée précédemment se pose avec acuité : quelle communication, sous quelle forme, à qui et pour quoi faire, avec quelles visées ? En utilisant le terme de « restitution », on évite d'avoir à se poser la question, comme si la

réponse allait de soi. Comme s'il n'y avait pas d'analyse de discours, impliquant donc le chercheur, mais simplement reproduction des contenus, restitués.

Qu'ils se réfèrent aux méthodologies d'A de C ou à celles de l'A de D, ces travaux soulèvent cependant des questions de fond. Prenant appui sur des discours écrits ou oraux, ils présupposent toujours, nécessairement, un rapport entre *la structure et le contenu des discours* produits par un individu, un groupe ou une collectivité, et *le fonctionnement ou la structure réelle* de ces personnes ou collectivités. *Ils présupposent surtout une théorie de ces rapports*, permettant de déduire à partir de l'analyse des discours des connaissances concernant les collectivités dans lesquelles ils sont produits. Or, il faut bien noter que cette théorie reste en général informulée (à l'exception de Freud et Lacan, qui tentent d'expliquer comment la structure des discours est en rapport avec la réalité psychique).

En l'absence d'une telle théorie, les transpositions faites risquent de reproduire les représentations dominantes exprimées par les sujets en les identifiant à la réalité à laquelle elles se réfèrent (confusion entre carte et territoire). Autrement dit, donner une légitimité pseudo scientifique aux représentations de la réalité sociale ou psychologique exprimées par les personnes composant l'échantillon. On voit bien ce que ce risque implique lorsque (comme c'est souvent le cas) ces personnes sont membres du groupe dominant, qui s'attribue précisément le monopole de décliner ce qu'est la « réalité » et qui dispose du pouvoir d'imposer cette représentation comme vraie.

Ces questions renvoient cependant au cadre référentiel, notionnel, en fonction duquel un texte est lu et interprété. Le déplacement nécessaire de l'analyste, son décentrement par rapport aux intentions de communication du locuteur, suppose aussi un décentrement par rapport à son cadre de référence. Aucune analyse, aucune interprétation de discours ne peut se concevoir sans qu'elle soit référée à

un tel cadre, que celui-là soit préalable ou en partie élaboré au fur et à mesure. On admettra volontiers que le sens à découvrir ne peut pas être postulé à priori mais doit résulter de l'analyse. Il n'en demeure pas moins que la question se pose de savoir en quoi et par rapport à quoi cela *fait sens*. Or, ce *quoi* fait référence, sinon à des réponses possibles (à des hypothèses), du moins à des questions, à une problématique.

Quel est le statut de cette problématique, donc du référentiel théorique, dans le cas de recherches appliquées fondées sur des analyses de discours ? Peut-on se fier à des outils d'analyse définis au préalable pour explorer un champ que seule une connaissance de ce champ peut fournir ? S'orienter dans un territoire que l'on ignore, tout en en établissant la carte ? Nous verrons plus loin comment la perspective d'analyse clinique tente de répondre à ces questions.

La difficulté à résoudre un tel paradoxe est d'autant plus grande lorsque les travaux mettent en œuvre des méthodologies d'analyse de contenu thématiques, donc sur la mise en forme, l'ordonnement, le classement en catégories des significations explicites ou implicites des discours des sujets (opinions, représentations, attitudes...). Il peut dans une certaine mesure être atténué si l'échantillon est composé de façon à inclure des représentants de différentes catégories de la population. Il n'en demeure pas moins que de telles analyses tendent davantage à une description et une reproduction des représentations des acteurs qu'à leur « analyse » ou leur interprétation.

La difficulté est, bien entendu, encore accrue lorsque, comme on peut le constater trop souvent, les analyses sont faites à partir de résumés, de notes ou de paraphrases, c'est-à-dire de textes réécrits et remaniés pour mieux se prêter à l'application des méthodes d'analyse et aux hypothèses théoriques préalables, plutôt que sur des protocoles aussi fidèles et précis que possible.

Dans la perspective clinique, l'A de D s'entend d'abord et surtout dans le cadre d'une relation impliquant la co-présence d'un sujet ou d'un groupe engagé dans la verbalisation de leurs contenus de pensée et d'un analyste – psychologue, thérapeute, psychosociologue... – l'aidant dans la réalisation de ce processus.

Elle est, dans ce cas, liée à une pratique – entretien, intervention, formation, recherche-action, analyse de groupe. Effectuées dans le contexte d'un processus de changement et de prise de conscience, les analyses à chaud des discours tenus par les protagonistes favorise leur décentrement par rapport à ce qu'ils veulent dire, les engageant dans un processus d'élaboration du sens de leurs discours et de leurs conduites.

L'analyse de discours dans des situations d'intervention

L'intervention psychosociologique traduit une approche spécifique d'écoute de problématiques individuelles et collectives sollicitées et canalisées par les voies offertes dans des situations sociales où individus et groupes tissent des liens de signification dans le jeu de la méconnaissance et de la surprise, de l'indignation et de la déception, de l'enthousiasme et des retrouvailles. En ce sens, le discours est une création qui – même lorsqu'il se fait simple compte rendu événementiel – atteste la reconnaissance de soi comme sujet parlant à un autre pour faire exister une représentation de la réalité. Dans ce contexte, la possibilité est ainsi ouverte d'analyser les dimensions de la réalité dans des configurations où se mêlent discours explicatifs, émergences inconscientes, mécanismes de défense, conduites, relations, etc., produits dans des contextes différents qui lui servent de point d'appui.

Plus généralement, il s'agit de repérer de façon différenciée les modalités selon lesquelles le sujet compose avec les situations qu'il traverse. Il est aussi d'identifier comment

le sujet construit ses représentations dans une confrontation constante avec celles issues des logiques du contexte, y compris, bien entendu, celle de l'intervention elle-même. Contexte qui est à comprendre, dans le sens suggéré par Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet à propos de la tragédie grecque (1981), non seulement comme juxtaposé au texte mais comme sous-jacent à lui ; sous-texte à déchiffrer dans le discours lui-même. Cette perspective, qui prend appui sur le discours tel qu'il s'élabore, apprécié dans sa singularité et situé dans la diversité de ses contextes, donne accès à un ensemble de significations liées dynamiquement.

La méthode d'analyse des discours consiste à référer les pratiques du sujet, l'usage qu'il fait des sollicitations sociales, les croyances organisatrices de cet usage, à deux sources successivement : le contexte socioculturel, d'une part, et la configuration psychique, d'autre part. C'est-à-dire mettre en évidence selon quelles modalités l'organisation sociale trouve à s'ancrer dans la dynamique psychique du sujet et comment, dans un va-et-vient réciproque, les contenus psychiques investissent des éléments socioculturels.

Du point de vue des processus psychosociaux, l'analyse vise, en particulier, à comprendre comment le sujet (individuellement ou en groupe) réorganise ses investissements et quels processus président aux réaménagements de ceux-ci au cours des événements qui surviennent dans son existence.

Lorsqu'il est convié à s'exprimer, le sujet fait un récit rationnel. Il donne de ses scénarios fantasmatiques un traitement explicatif qui se pose comme savoir. L'investigation porte sur le rapport que le sujet entretient à l'image qu'il construit de l'objet et sur les bénéfices qu'il tire d'une telle construction pour son économie affective. Il s'agit de dégager une compréhension de la dynamique psychique que présente le discours dans l'articulation des images et des émotions, et une intelligibilité de la

construction imaginaire élaborée par le sujet à partir de l'agencement particulier d'objets sociaux empruntés à sa culture. Plus précisément, de saisir les scénarios dont se soutient son auteur à travers son récit, sachant que le message ne se trouve pas dans un lieu statique du discours mais dans le mouvement qui le constitue.

Cette lecture se donne pour tâche d'éclairer la formation par un ou des individus de la représentation des structures sociales en fonction des intérêts fondamentaux de l'économie subjective à l'œuvre à un moment donné.

Ainsi, par exemple, des adhésions institutionnelles se trouvent liées, dans un récit, à un sentiment de sécurité dans une période de l'histoire du sujet. Les éléments associés peuvent dans une autre période se périmer, se défaire au profit de nouveaux agencements.

Dans le discours, il s'agit de saisir une configuration affective, de relever une représentation sociale et de chercher le principe d'ordonnement des deux registres. C'est ainsi qu'a pu être mis en évidence que des changements vécus par les sujets (évolutions de l'organisation de l'économie subjective, déplacements dans les inscriptions imaginaires sociales) s'exprimaient dans un changement de langage. Dès lors que le sujet ne se représente plus la société de la même façon, ne se défend pas contre les mêmes menaces, ce qu'il a à dire évolue. Si le changement est important, le sujet changera son *cadre de formulation* des situations (Giust-Desprairies, 1989). Ce qui peut être énoncé, par exemple, dans un cadre hiérarchique, ne peut profondément changer dans le même cadre de formulation. Dès que le sujet se représente les luttes pour la conquête du pouvoir comme un élément dynamique de la vie sociale, il ne peut dire ce changement sans modifier le cadre de l'énonciation de ses investissements.

Ainsi, la démarche se propose-t-elle comme une approche du changement : quels changements des cadres de formulation et de défini-

tion des objets caractérisent les différents moments d'une histoire racontée dans un entretien ou au cours de l'intervention ?

Parce que la lecture du discours est clinique, elle indique comment l'économie affective se dévoile à travers l'utilisation de certains qualificatifs, à travers une manière d'attirer certaines images dans une représentation, par une façon singulière d'associer des termes et des argumentations.

Cependant, le passage du détail du texte à une configuration psychique intérieure au sujet du récit ne peut être que suggestive. Les analyses pratiquées sur les discours sont des hypothèses interprétatives. Le but est non de prouver mais de dégager des sens possibles fondés dans le langage du désir. L'enjeu est de donner à entendre des relations complexes qui s'établissent entre messages institutionnels, idéologies, productions sociales d'ordre culturel et constructions singulières d'une intériorité et d'une vie affective.

L'analyste se met en situation d'entendre fonctionner deux systèmes concomitants : la vie sociale du sujet et son rapport individuel à ses énergies affectives.

Le langage exprime cette concomitance, car parler, c'est – en des modalités variées, parfois répétitives, parfois mobiles et évolutives – relier des rapports sociaux à une économie psychique. Le sujet qui parle de sa situation l'inscrit dans un système de représentations sociales et, dans le même temps, implique son imaginaire : son discours sur la société, par moments, symbolise son rapport à lui-même. Et s'il parle de ses désirs, de ses attentes, de ses contradictions, en même temps il symbolise sa situation dans un système de représentations collectives.

Les mêmes données servent donc à identifier des constructions, des processus psychiques et des mécanismes, logiques, construits, sociaux. Le contenu du discours inclut les conditions de sa production. Le référentiel psychanalytique peut aider à la reconnais-

sance des indices des lois psychiques qui organisent le discours à l'insu de son auteur. De façon analogue, une lecture sociologique entend déceler des éléments de signification qui entrent en homologie avec d'autres expressions de l'organisation sociale. Dans une approche psychosociologique, il s'agit également de dégager la dimension social-historique dans laquelle s'inscrit l'auteur du discours tenu, c'est-à-dire le contexte collectif de référence. L'investigation porte alors sur une exploration des objectifs que le sujet, acteur social, poursuit, des stratégies qu'il utilise, des moyens qu'il se donne pour s'inscrire dans l'ordre des échanges sociaux et des rapports de pouvoir. Elle est un repérage des groupes d'appartenance et de référence, et des enjeux dans lesquels ils se trouvent pris, c'est-à-dire les motifs plus profonds dont ces groupes sont porteurs idéologiquement et idéalement.

Cette approche des discours peut viser, par exemple, à mettre à jour les nouvelles formes d'investissement trouvées dans le champ social et leurs liens avec les scénarios imaginaires ; à établir une distinction entre le changement dans l'organisation défensive et les utilisations différentes du contexte social ; à comprendre l'évolution des systèmes de défense qui permettent au sujet des acquis structurants ou de nouveaux recours. Elle vise également à rendre compte des conflits et de leur nature par le repérage des représentations et des positions qui contribuent à déterminer chez l'individu le sens des événements.

L'analyse s'effectue au fil du discours. Il s'agit de saisir ce qui se trame pour le sujet dans son rapport à ce dont il parle en se rendant et en le rendant sensible aux ruptures, aux reprises, aux hésitations, qui jalonnent le récit. Plusieurs niveaux d'analyse peuvent être distingués : identification de liens de causalité, de procédés d'objectivation, d'allant-de-soi qui fondent des positions naturalisées, inscrites dans l'histoire et confondues avec la réalité ; questionnement des formes plus conscienti-

sées de ces représentations proclamées, voire argumentées, sur des appuis idéologiques ou des faits donnés comme objectifs ou incontestables ; dégagement des logiques internes, enjeux et conflits, qui président à cette mise en ordre de la situation présentée et qui échappent en partie à la conscience des acteurs ; éclairages sur la part imaginaire des systèmes explicatifs, par la mise en évidence des modes de construction des représentations et des signifiants clés ; examen des rapports existant entre la nature des discours tenus et ceux qui les tiennent.

La perspective clinique de l'A de D peut également se concevoir, sous certaines conditions, dans le cadre de recherches effectuées dans un après-coup, s'appliquant à l'ensemble d'un discours à partir de retranscriptions d'entretiens ou de protocoles de discussion de groupe, voire de plusieurs, ou d'autres documents écrits, par exemple lettres, récits de vie... Dans cette perspective, les interprétations peuvent être restituées aux locuteurs et auteurs dans un autre temps, mais aussi servir à un processus d'élaboration théorique concernant des questions d'ordre général et pas seulement celles qui sont relatives aux expériences des sujets directement impliqués.

Ces deux modalités d'A clinique de D peuvent paraître contradictoires sur plusieurs plans :

- la situation relationnelle, les acteurs impliqués ;
- les visées ;
- les conditions d'exécution.

La situation relationnelle

Analyse à chaud dans une situation d'interaction directe, chargée affectivement, sujette à des effets transférentiels et contre-transférentiels, à des identifications projectives ou introjectives, et produisant des effets immédiats, ou analyse après-coup, effectuée par les analystes seuls ou en relation avec d'autres chercheurs sur des textes écrits, sur lesquels il leur est possible de revenir et de relire.

Appliquée au discours d'un sujet singulier, individu ou groupe, ou portant sur un corpus élargi et diversifié.

Les visées

Analyse centrée sur l'aide, la facilitation de prises de conscience et de remaniements subjectifs, ou centrée sur un approfondissement des significations latentes donnant lieu à des élaborations théoriques.

Les conditions d'exécution

Communication immédiate des analyses et interprétations partielles, au fur et à mesure, et s'inscrivant dans le processus de dialogue établi entre analysants et analystes, ou formulation orale ou écrite impliquant un travail d'élaboration préalable et donnant lieu à des présentations formalisées, centrées sur une problématique de recherche.

Tout en reconnaissant l'importance de ces différences, il importe cependant de souligner que ces pratiques s'inscrivent dans un même projet de compréhension et de changement. Profondément intriquées ou interdépendantes, elles sont ainsi à l'origine de tensions intensément vécues par les analystes cliniciens, tiraillés en permanence entre des exigences contradictoires qu'il leur faut cependant nécessairement articuler.

Elles obéissent en effet aux mêmes principes méthodologiques directeurs, que l'on résumera brièvement.

Principes directeurs de l'A clinique de D

Faire émerger du discours des significations nouvelles, imprévues, par une attention aux indices concrets présents dans le texte, d'ordre grammatical, syntaxique, stylistique, ou sémantique, renvoyant à d'autres niveaux de significations que celles que le texte met en avant. Par exemple, les répétitions, les incongruités, les ruptures ou césures, les silences,

les hésitations, les changements de ton ou de rythme, les associations, les enchaînements dans le développement de l'argumentation ou dans l'exposé thématique, les transitions, les ambiguïtés, etc. Autrement dit, l'analyse procède selon un travail de déconstruction du texte, dont l'organisation ou l'architecture manifeste, orientée vers des finalités d'ordre stratégique, d'argumentation, de persuasion, visant à imposer des significations (constructions idéologiques, défensives ou offensives), est cassée pour permettre la mise à jour d'autres significations.

Pour faire apparaître cette autre organisation, cet autre discours dont le discours analysé est en quelque sorte le « pré-texte », pour déplacer les signifiants les uns par rapport aux autres et les relier autrement, l'analyste doit se déplacer lui-même, circuler dans le discours en adoptant une autre place que celle à laquelle le discours (ou le locuteur) l'invite. Replacé dans un autre contexte, dans un autre corpus, le discours parle autrement. Dire comment il parle, qui le parle et à qui, c'est d'une certaine façon déjà l'analyser. L'identité du sujet de l'énonciation ne se confond pas forcément, en effet, avec celle du sujet de l'énoncé, dont il peut être simplement le porteur, de même que le destinataire n'est pas toujours celui auquel le discours est explicitement adressé. Ou encore, la même lettre, lue en regard d'autres lettres écrites par d'autres dans la même situation, parlera autrement que si elle est située dans la correspondance du même auteur.

Un tel travail comporte cependant un coût psychique important ; il nécessite, de la part de l'analyste, de surmonter des résistances internes agissant le plus souvent de façon inconsciente. On n'est ni neutre, ni indifférent devant un texte. Il importe de se déprendre des identifications qu'il suscite ou de la fascination qu'exerce sur soi ce qui est dit, que l'on y adhère ou que l'on en soit heurté. En effet, le thème explicite fait écran à ce qui est implicite, à ce qui est en question de façon non consciente ou inconsciente. Ainsi, dans une

discussion de groupe, le thème du débat occulte facilement des enjeux et préoccupations relatives aux relations dans le groupe ou au contexte des échanges.

Si l'analyse consiste à questionner un discours, celui-ci vous questionne également. Travailler un texte, c'est donc d'abord se laisser travailler par lui, tenter de comprendre ce qui fait sens pour soi et pourquoi, laisser émerger les associations, souvenirs, impressions ou sentiments qu'il évoque, être attentif aux mouvements internes qu'il suscite et dont on peut espérer qu'ils fourniront des passerelles comblant les non-dits du discours, permettant de relier ce qui semble sans rapport. Un tel travail sur ses propres résistances prend évidemment du temps, et ne peut qu'être facilité par l'échange avec d'autres analystes.

S'agissant de manier un texte, d'en modifier l'agencement, le triturer, le recomposer, autrement dit le mettre à plat, toute méthode de découpage peut être bonne à partir de l'instant où elle permet à l'analyste d'acquérir une certaine familiarité avec le texte.

Cette mise à plat est en effet un moment nécessaire. Elle consiste à passer d'une lecture « verticale » du discours, respectant son cheminement linéaire selon un vecteur temporel (la « flèche » irréversible du temps), à une lecture « horizontale », a-temporelle (scénarios imaginaires).

Il faut cependant se garder d'être prisonnier de ces méthodes ou techniques, de céder à la tentation de croire qu'elles sont susceptibles, par elles-mêmes, de façon « automatique » (Pêcheux, 1969), de dégager le sens ou la vérité d'un texte. L'essentiel, en effet, est de conserver la possibilité d'une *réversibilité* du processus d'analyse, d'être en mesure à n'importe quel moment de faire le chemin inverse de celui qui a été suivi, et donc de modifier les choix faits au départ quant aux modes de découpage ou à la composition du corpus et de parvenir ainsi à d'autres résultats.

Il est cependant un moment où il est nécessaire de mettre un terme à l'analyse. Ce moment est en partie arbitraire (le sentiment d'avoir réussi à dégager une signification méritant d'être communiquée), et en partie également dépendant de circonstances extérieures (temps et financement disponibles, urgence exprimée par les destinataires de l'analyse...). De toute façon, l'analyse ne peut jamais être considérée comme terminée, ce qui compte est de déterminer le moment le plus approprié pour la communication des interprétations, leur mode de formulation (explicatif, descriptif, suggestif ou questionnant), ainsi que les personnes qu'elles concerneront. Dans le cas d'analyses à chaud – groupe de formation ou situation thérapeutique –, la question du « timing » est en effet centrale : il ne faut pas seulement que l'interprétation soit juste, mais qu'elle puisse être entendue et mise à profit.

Dans la mesure où, comme nous l'avons dit, la formulation de l'analyse est aussi une production de discours, elle doit être dite de la façon et au moment où elle sera susceptible de relancer le discours ailleurs et plus profond, évitant autant que possible qu'elle soit entendue comme une conclusion clôturant le processus d'élaboration, stérilisant la parole et réduisant le discours au seul sens construit et présenté par l'analyste.

On voit bien comment ces principes s'écartent de ceux où l'A de D est vue comme un moyen ou une méthode permettant d'en extraire des savoirs, dans une perspective plus positiviste que clinique.

Concernant l'implication personnelle de l'analyste : comme nous l'avons vu, cette implication constitue un élément central de l'A clinique de D, qui insiste sur la nécessité pour l'analyste de s'interroger sur sa position par rapport au discours, à ses auteurs et à ses destinataires, ainsi qu'aux destinataires de l'analyse. Dans les perspectives classiques adoptées par la plupart des chercheurs, y compris par ceux qui se situent dans la pers-

pective éthnométhodologique et mettent l'accent sur les « actes de parole », l'implication de l'analyste est vue comme un obstacle à l'objectivité et est donc réduite ou contrôlée au maximum.

Concernant la fonction des techniques, des méthodes et de la théorie, l'un des moyens les plus sûrs d'éviter cette implication est de mettre en priorité l'accent sur des méthodes d'analyse formelles parfois extrêmement sophistiquées permettant de décomposer et recomposer le discours selon des principes théoriques et méthodologiques définis au préalable. Autrement dit, en considérant les discours comme un corpus de données auxquelles pourront être appliquées (pour les valider ou les invalider) des hypothèses établies à partir d'une problématique théorique donnée (selon une démarche hypothético-déductive).

Cela reviendrait à donner un cadre de pensée à ce qui est encore impensé (puisque non dit) et l'y circonscrire, comme si la pensée préexistait au langage. Certes, il n'est pas possible de concevoir une analyse de discours sans faire référence à un corps notionnel. Mais celui-là ne peut être, sans risquer de stériliser l'analyse et la réduire au déjà connu, considéré comme définitif ou définitivement établi. Il importe au contraire qu'il soit mis à l'épreuve et remanié par le processus d'analyse, en fonction de ce que ce processus permettra de faire surgir de nouveau et d'imprévu.

Le rappel de ces différences permet de mettre l'accent sur ce qui caractérise la perspective clinique de l'A de D, dans la pratique psychosociologique tout particulièrement. Elle n'est pas simplement une méthode de recherche, à mettre en parallèle avec d'autres. Elle est en fait au centre de cette pratique et des questions de tout ordre qu'elle soulève.

Qu'est le discours, en effet, sinon cette matière vivante et complexe par laquelle les subjectivités se construisent et où se tissent les liens intersubjectifs et sociaux ?

Et qu'est la pratique psychosociologique, sinon un travail sur des discours produits, entendus, refusés, travaillés et retravaillés, renvoyés, analysés par des sujets singuliers s'inscrivant dans une histoire sociale qui s'y reflète et s'y construit en permanence ?

Ce serait une illusion de penser que les discours peuvent être déconnectés du réel dont ils parlent et par rapport auquel ils se construisent. Issus du réel, par l'analyse, ils y reviennent, pour la modifier et l'engager vers d'autres voies. Analyser des discours est donc prendre part à cette histoire sociale telle qu'elle s'élabore, contribuer à lui donner un autre sens, faire émerger d'autres manières d'en parler, d'autres manières de se parler.

Bibliographie

- AUSTIN, J.-L. 1970 (1962). *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil.
- BARDIN, L. 1977. *L'analyse de contenu*, Paris, PUF.
- BERNSTEIN, B. 1975. *Langage et classes sociales*, Paris, Éd. de Minuit.
- BORZEIX, A. 1987. « Ce que parler peut faire », *Sociologie du travail*, n° 2, Paris, Dunod.
- BORZEIX, A. ; FRANKAEL, B. (sous la directions de). 2001. *Langage et travail. Communication, cognition, action*, Paris, CNRS Communication.
- CHABROL C. 1982. « À qui parle-t-on dans un entretien d'enquête ? », *Connexions*, n° 38, Paris, Épi.
- Connexions* n° 11. 1974. *Sujet(s) et objet(s) de l'analyse de contenu*, Paris, Epi.
- Connexions*, n° 12. 1974. *Interprétation et analyse de discours*, Paris, Epi.
- COSNIER, J. ; KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1987. *Décrire la conversation*, Lyon, UPL.
- DEMAZIÈRE, D. ; DUBAR, C. 1997. *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'exclusion*, Paris, Nathan.
- DUCROT, O. 1972. *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.
- FAVRET-SAADA, J. 1987. *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- FAYE, J.-P. 1972. *Théorie du récit. Introduction aux langages totalitaires*, Paris, Hermann.
- FLAHAULT, F. 1978. *La parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil.
- FLAHAUT, F. 1988, *L'interprétation des contes*, Paris, Dunod.
- FOUCAULT, M. 1971. *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- FREUD, S. *L'interprétation des rêves*.
- FREUD, S. *Psychopathologie de la vie quotidienne*.
- GARFINKEL. 1984 (1967). *Studies in ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press.

- GHIGLIONE, R. ; BEAUVOIS, J.-L. ; CHABROL, C. ; TROGNON, A. 1980. *Manuel d'analyse de contenu*, Paris, Armand-Colin.
- GHIGLIONE, R. 1982. « Analyse propositionnelle de discours », *Connexions*, n° 38, Paris, Épi.
- GIRIN, J. 1990. « Problèmes de langage dans l'organisation », dans Chanlat J.-F. (sous la direction de) *L'individu dans l'organisation, dimensions oubliées*, Québec, PU de Laval, Paris, Eska.
- GIUST-DESPRAIRIES, F. 1989. « Une approche des investissements des représentations sociales dans l'entretien », *Revue de psychologie clinique*, n° 1, Paris, Klincksieck.
- GIUST-DESPRAIRIES, F. 1991. « Une méthodologie pour l'analyse des situations de crise », *Revue de psychologie clinique*, n° 5, Paris, Klincksieck.
- GOFFMAN, E. 1974 (1967). *Rites d'interaction*, Paris, Éd. de Minuit.
- GOFFMAN, E. 1987 (1981). *Façons de parler*, Paris, Éd. de Minuit.
- JACOBSON, R. 1976. *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Éd. de Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1990. *Les interactions verbales*, Paris, Armand-Colin.
- Langage et société*, n° 7. 1989. « Pratiques langagières vues d'en bas ».
- LÉVY, A. 1974. « L'interprétation des discours », *Connexions*, n° 11, Paris, Épi.
- LÉVY, A. 1982. « Organisation et discours », *Connexions*, n° 39, Paris, Épi.
- LIMA, M. E. 1990. *A construção discursiva do povo brasileiro. Os discursos de 1° de Mayo de Getulio Vargas*, Unicamp Campinas Brésil.
- MAUSS, M. 1950 (1923). « L'essai sur le don, reproduit dans Mauss », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.
- PÊCHEUX, M. 1969. *L'analyse automatique des discours*, Paris, Dunod.
- RICŒUR, P. 1965. *De l'interprétation, Essai sur Freud*, Paris, Le Seuil.
- SAINSAULIEU, R. 1977. *L'identité au travail*, Paris, Fondation des sciences politiques.
- SEARLES, J.-P. 1972 (1969). *Les actes de langage, essai de philosophie du langage humain*, Paris, Hermann.
- THOMAS, W. ; ZNANIECKI, F. 1918. *The polish peasant in Europe and America ; monograph of an immigrant group*, Univ. of Chicago Press.
- TROGNON, A. 1982. « Analyse interlocutoire », *Connexions*, n° 38, Paris, Épi.